



AV ROY



SIRE,

Cependant que les nations estrangeres tremblent, & esperent pour la reputation de vos armes, vos peuples donnent mille benedictions à leurs bons succès, & tous les ordres de vostre Royaume sont dans l'admiration des graces dont il plaist à Dieu gratifier vostre Majesté. L'Eglise vous reuere comme son Protecteur, vos Parlemens vous regardent comme l'ame de la Iustice; la Noblesse regle sa vaillance inuincible sur vostre courage; le Peuple ne vit que par l'air de vostre bonté, & tout son bonheur depend de vostre clemence. Encore que ie sois le moindre de vos subjects, ie ne laisse pas d'estre de tous les partis qui honorent vostre Majesté: je donne ma voix à leurs acclamations, & je fais ma joye principale des felicités publiques. Mais, SIRE, comme des influences communes que le Soleil reprend sur le monde, chaque fleur en reçoit de qualitez, qui luy sont propres; comme de la vie que le cœur communique au corps, chaque parrie en forme son temperament; Ainsi de ces faueurs generalles, dont vous obligez tout vostre Royaume, i'en conçois des ressentimens qui me sont particuliers, & qui naissent de la consideration de mes estudes. Chacun peut donner tels titres & tels eloges qu'il luy plaira à la gloire de vos actions. Pour moy, quand ie fais la comparaison du passé avec le present, je dis tout haut que vous auez guery la France d'une maladie qui estoit funeste; que par vostre moyen elle est dans vne plaine & assenree possession de la santé qu'elle n'auoit auparauant qu'en desirs, & par intervalles. Tous vos remedes ne s'auoient si bien assister le corps de l'homme, que vostre conduite à fait celuy de l'estat. Ses Loix sont si justes, son procedé si puissant & si equitable qu'il pourroit seruir d'ice à nos exercices. Aussi comme les moindres sciences se rapportent aux plus releuées; la Medecine vient en ma personne, rendre les hommages qu'elle doit à vostre police, & à vostre incomparable Prudence. Et puis le Ciel vous donne avec le Sceptre la qualité de grand Medecin, aussi bien du corps, que de l'estat, en ce que par miracle vostre seul atouchement guerit vn mal, qui ne veut point ceder à tous nos remedes. Ces considerations m'ont donné courage de presenter à vostre Majesté ces Thefes d'une science qu'elle pratique en perfection, dans vn sujet plus general & plus important que le nostre. Outre la qualité que ie porte de vostre tres-humble subject, je me sens particulièrement obligé à ce deuoir, comme fils d'un des anciens Medecins qui a l'honneur de seruir & d'approcher vostre Majesté. Il luy a plu d'agréer l'offre que ie luy fis des premiers essais de mes estudes; j'espere qu'elle me permettra de me mettre encore sous sa protection, en ces dernieres esprouues qu'il me faut rendre pour estre enrolé en la milice qui fait la guerre aux infirmités. Nostre dispute sera sur la question que vostre Majesté fit en sa maladie de Ville-Roy, s'auoir si les cerises doivent estre plusost permises que les abricots aux personnes trauaillées de la fièvre tierce, j'en deffends l'affirmatiue, dans vn combat, qui n'ayant que des paroles, ne laisse pas d'estre de consequence, puis qu'il importe à la conseruation de la vie. Le courage me redoublera parmy les attaques des argumentz quand ie penseray à la faueur de mon opinion, pour qui je soustiendrois aussi tost vn siege, qu'une These, & sacrifierois aussi bien mon sang, que mes paroles; estant de vostre Majesté,

Le tres-humble & tres-obeissant, & tres-fidel subject & seruiteur, JEAN CHARTIER. F.M.P.

237